Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [x] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

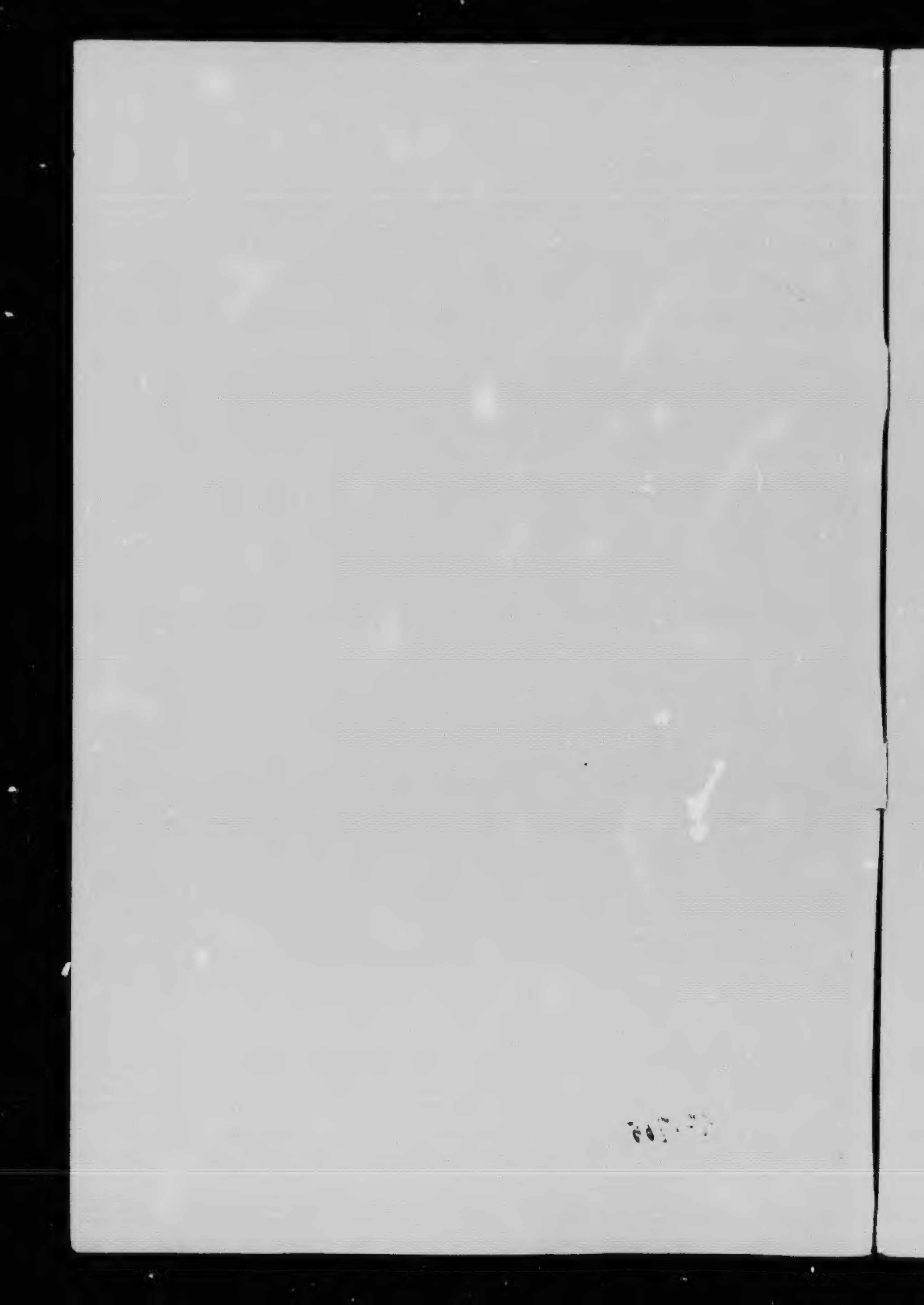
10X		12X		14X		16X		18X		20X		22X		24X		26X		28X		30X		32X
														✓								

UN SUJET
DE
MÉDITATION



LA DANSE
ET
LES BALS





UN SUJET
DE
MÉDITATION

LA DANSE
ET
LES BALS



LA DANSE

Pour le bien des âmes que Dieu Nous a confiées, Nous croyons devoir traiter un sujet que les circonstances dans lesquelles Nous Nous trouvons Nous conseillent de mettre en lumière.

Nous savons que des vérités ne fructifient qu'avec le secours de l'Esprit-Saint " qui enseigne toutes choses " et qui donne la force de pratiquer et d'aimer ce qu'il enseigne. Aussi Nous le supplions de Nous éclairer, d'instruire et de toucher Nos fidèles, de dissiper par sa lumière les ténèbres et les erreurs dans lesquelles les maximes, les exemples et les préjugés du monde ont pu retenir jusqu'ici quelques-unes de Nos ouailles, en faisant luire à leur esprit la lumière de la vérité, afin qu'elles fuient tout ce qui peut offenser Dieu et " que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux et tout ce qui est louable dans les mœurs, occupe désormais leurs pensées et éclate dans toutes leurs œuvres. " (*Philip.* Ch. VII).



Les danses du genre de celles qui se font aujourd'hui prirent naissance dans les solennités du paganisme dont elles faisaient le principal ornement. Des troupes d'hommes et de femmes, échauffées par le vin et la bonne chère, se livraient ensemble à des transports de joie, en chantant des hymnes en l'honneur de Bacchus. Les Egyptiens en enrichirent le culte de leur Dieu Apis. Les Hébreux qui les imitèrent autour du veau d'or, commencèrent la fête par un festin et la continuèrent par des danses licencieuses. On dansa ensuite sur les places

publiques, et des places publiques les danses passèrent sur les théâtres ; de là, elles entrèrent dans les palais des princes et des grands.

Les danses pratiquées chez tous les peuples païens furent l'un des moyens les plus puissants de perpétuer, au sein des nations infidèles, le règne abominable des démons, le culte de tous les vices.

Les peuples qui vivaient au temps des patriarches, pratiquaient, soit en l'honneur de leurs infâmes divinités, soit dans les fêtes patriotiques, soit dans les fêtes de famille, des danses obscènes et lubriques.

C'est en allant voir ces danses que Dina, fille de Jacob, fut enlevée, outragée, déshonorée par le fils d'un des rois de la terre de Chanaan.

Ce sont les danses licencieuses des païens que la jeune Sara censura par ces paroles : *Numquam cum ludentibus miscui me*, " Je n'ai jamais pris part à ces jeux. "

" Ne fréquentez pas, dit le Saint-Esprit, la femme danseuse, *cum saltatione ne sis assiduus.* "

Ce fut dans une de ces danses licencieuses que la fille d'Hérodiade enivra de luxure l'infâme Hérode et qu'elle obtint de lui le meurtre et la tête du saint Précurseur du Messie. *Saltavit filia Herodiadis, et quum placuisset Herodi... da mihi in disco caput Joannis Baptistæ.* " La fille d'Hérodiade dansa et après avoir plu à Hérode, elle lui dit : donnez-moi la tête de Jean-Baptiste. "

L'enfer, à l'aide de ces danses lubriques pratiquées chez les païens, parvint à diviniser la débauche, à faire du déshonneur des épouses, des mères, des jeunes filles, un des articles religieux du symbole païen.

Rome accueillit toutes ces danses ; elle les popularisa dans les fêtes, dans les temples de ses dieux, sur ses théâtres, dans les Thermes, au sein des fêtes publiques et privées.



La danse élevée par le vieux paganisme à la dernière puissance de la corruption et de l'immoralité, opposa quatre

siècles de résistance à l'action régénératrice de la grâce du Saint-Esprit et du sang de Jésus-Christ versé sur le Calvaire.

Tous les Saints Pères, tous les Docteurs de la primitive Eglise flétrirent les danses païennes avec toute l'énergie du zèle apostolique, et les danses du paganisme finirent par disparaître avec la Rome des Césars.

Un fait digne d'une profonde méditation, c'est qu'à dater de saint Grégoire le Grand jusqu'à la fin du quatorzième siècle, les danses ne sont plus connues, ne sont plus pratiquées. Au sein des nations chrétiennes, on ne parle plus des danses qui souillèrent les temples, les maisons, les familles, les fêtes les jeux de toutes les nations idolâtres. La théologie catholique ne s'en occupe plus ; les traités de morale ne disent plus rien de la question de la danse, parce que la conscience privée et publique n'eût pas toléré ces oublis de la dignité humaine, ce mépris de la modestie chrétienne, ces outrages aux mœurs de l'Evangile. La jeune fille, la femme, l'épouse, la mère chrétienne avaient en horreur de pratiquer des danses qui n'eussent été à leurs yeux que l'apostasie de la vertu, que la profanation des membres de Jésus-Christ, qu'un sacrilège outrage à ces Temples vivants consacrés par la grâce du Saint-Esprit que chaque enfant de l'Eglise reproduit sur la terre.

Si les idées, l'éducation, la littérature, les arts, les mœurs étaient demeurés pleinement, radicalement catholiques ; si tout cela avait continué à s'inspirer des divines révélations une horreur invincible se serait universellement manifestée contre les immodesties, les perversions du vieux paganisme ; jamais on ne serait parvenu à populariser les danses païennes. Mais quatre siècles ont été employés à déraciner les idées chrétiennes dans l'âme de notre société. La renaissance du paganisme a ramené le règne, la pratique des danses du vieux paganisme : celles-ci sont ressuscitées, pratiquées, célébrées dans presque tout l'univers, telles qu'elles le furent à peu près aux époques idolâtriques. Depuis quatre siècles, on danse, on s'enivre de toutes ces fêtes voluptueuses dont les peuples idolâtres furent si avides.

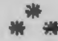
* * *

Que faut-il penser de l'exercice de la danse ? Considéré en lui-même, il est sans doute plus ridicule que dangereux.

Qu'y a-t-il en effet de plus ridicule que d'aller, de revenir, de se courber, de se relever en cadence, de se tourner de tous côtés ? Si la musique ne lui prêtait les charmes de son harmonie pour couvrir sa folie d'une apparence de décence et de raison, et que l'on vît faire en silence les différents mouvements que l'on fait en dansant, on ne pourrait s'empêcher de s'écrier, avec l'un des plus grands orateurs de l'ancienne Rome, que, pour danser " il faut être ivre ou avoir perdu la raison, " *nemo saltat sobrius nisi insanus.* (Ciceron).

En effet, qu'y a-t-il de plus contraire à l'état d'une personne sensée que les mouvements, les gestes, les sauts que l'on fait en dansant ? Louis Vivez, précepteur de Charles-Quint, rapporte que des Espagnols, qui se trouvaient en France, furent si effrayés de voir des femmes danser, qu'ils prirent la fuite les " disant et les croyant agitées de quelque fureur extraordinaire. "

Si l'exercice que procure la danse était l'unique but de ceux qui la recherchent, si elle ne leur offrait que des plaisirs honnêtes et décents, comme ceux que des hommes peuvent se procurer ensemble en l'absence des femmes, et des femmes en l'absence des hommes, elle n'existerait pas longtemps. Pour l'abolir, il suffirait d'en faire remarquer le ridicule et de contraindre les jeunes garçons et les jeunes filles à danser séparément sans se voir et sans se parler. Il y en a un grand nombre qui n'iraient jamais aux danses, s'ils ne pouvaient y conduire ou s'ils n'étaient assurés d'y trouver les personnes qui sont l'objet de leur amour, de leur passion.



Mais il ne suffit pas d'envisager la danse en elle-même ; il faut encore l'envisager dans sa fin et dans ses circonstances. On voit alors tout de suite qu'elle renferme une infinité de

dangers qui lui sont tellement inhérents qu'il semble difficile de les séparer sans l'abolir entièrement. On voit que cet exercice, tel qu'il se fait aujourd'hui, est plein de dangers et de périls, qu'il est presque toujours l'écueil de l'innocence, le tombeau de la pudeur, qu'il offre le spectacle de toutes les vanités mondaines ; on reconnaît sans peine qu'il met en grand danger le salut des âmes, que tout y est écueil, que tout y concourt à séduire l'esprit et le cœur et à y étouffer tout sentiment de piété.

Pourquoi y va-t-on ? On y va presque toujours pour s'y divertir, pour prendre part et contribuer au plaisir commun ; on y va trop souvent pour s'y livrer aux dangers qu'elle présente et pour donner un libre cours à des passions qu'on a bien de la peine à contenir dans la solitude.

Quelles sont les personnes qui y vont ? Ce sont en partie des femmes qui, joignant aux grâces naturelles l'artifice d'une brillante parure, font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables et pour plaire aux hommes. Ce sont en partie des hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour témoigner à ces femmes qu'elles leur plaisent et qu'ils les aiment. Ce sont des jeunes filles qui consacrent à leur parure tout ce que l'art et la nature ont de plus dangereux et de plus séduisant ; qui emploient tous les artifices imaginables pour paraître avec plus d'éclat, pour attirer plus facilement les regards des jeunes garçons et pour allumer souvent dans leur cœur une passion coupable. Ce sont souvent des jeunes gens qui y vont pour faire tort à la chasteté des jeunes filles et qui y réussissent d'autant mieux qu'ils flattent leur amour-propre en leur prêtant des qualités qu'elles n'ont pas, en leur déguisant les défauts qu'elles ont ou en les leur faisant envisager comme des perfections.

Si les jeunes gens des deux sexes sont toujours et partout pour les uns et les autres des occasions de péché, c'est surtout dans un bal que l'occasion est plus dangereuse, le péril plus évident et plus difficile à éviter. Leurs sens sont alors autant d'instruments dont le démon se sert pour exciter en eux et faire triompher la volupté.

Leurs yeux sont éblouis par l'éclat et la pompe qu'étale la vanité des personnes qui composent ces assemblées mondaines ; leur cœur est en proie aux vives émotions qu'y fait naître la présence d'objets séducteurs ; leurs oreilles y sont charmées par l'harmonie d'une musique voluptueuse qui semble communiquer aux choses plus de séductions et de nouveaux attraits qui les rendent plus propres à corrompre les cœurs déjà amollis et énervés. Le tumulte qui règne dans ces salles de bal, l'agitation à laquelle on s'y livre, les charmes séduisants d'une musique pleine d'entrain, l'éclat d'une société brillante qui étale la parure la plus recherchée, les costumes souvent immodestes qu'on y voit. tout cela fait qu'il est bien difficile à quelqu'un de résister aux attraits de la volupté dans un lieu où tout l'inspire et qu'il n'est pas de vertu assez solide qui puisse y paraître sans courir risque de se flétrir à l'air contagieux qu'on y respire.



Cette considération générale sur les danses suffit pour en faire voir les dangers et pour les bannir de tous les lieux où on fait profession de christianisme. A l'appui de cette vérité, comme il est facile de tirer des preuves des Saintes Ecritures des Saints Pères, des Conciles, des Théologiens les plus recommandables par leur piété et par leur science, des païens et même des impies parlant ou écrivant sous l'impression d'un sentiment louable !



D'abord, que dit de la danse la première de toutes les autorités, celle des Livres Saints ?

" N'arrêtez pas, dit l'Esprit-Saint, vos yeux sur les femmes, de peur que leur beauté ne vous devienne un sujet de chute ; détournez vos yeux d'une femme parée ; plusieurs se sont perdus par la beauté d'une femme, car c'est par là que la concupiscence s'embrase comme un feu. " (Eccl. ix).

N'est-ce pas là la condamnation des bals où se rencontrent une foule de femmes et de filles légères, volages, qui ne s'occupent qu'à faire briller leurs charmes pour attirer les regards des hommes et souvent pour leur inspirer des sentiments coupables.

L'Esprit-Saint s'explique encore plus clairement au sujet d'une danseuse ; il la regarde comme une personne dangereuse, et il veut qu'on la fuie. " Ne vous trouvez jamais avec une danseuse, dit-il, gardez-vous de prêter l'oreille à ses paroles, dans la crainte que vous ne périssiez par la force de ses charmes. "

Que peuvent répondre les partisans du bal à ces oracles de l'Esprit-Saint ? Que peuvent-ils faire de mieux en les entendant que de les admirer en silence, de s'y soumettre avec docilité et de condamner ce qu'ils condamnent ?

C'est le même Esprit qui défend les manières trop libres entre les personnes de différent sexe et dit qu'il n'est pas plus possible de se les permettre sans se souiller que de cacher du feu dans son sein, que de marcher pieds nus sur des charbons ardents sans se brûler.

Or les jeunes gens surtout peuvent-ils prendre part aux bals tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui, sans se permettre des libertés coupables, sans faire expirer la pudeur dans leurs cœurs, sans prendre un poison violent qui donne sur le champ le coup de mort à leur âme ?

En prenant part à ces bals, peuvent-ils croire suivre les avis que donne Jésus-Christ à ses Apôtres quand il leur recommande " de prier, de veiller en tout temps afin qu'ils ne tombent pas dans la tentation. " (Matt., xxvi) ? Suivent-ils l'avis de saint Pierre qui nous ordonne " d'être toujours sur nos gardes de peur que nous soyons surpris par le démon qui tourne autour de nous pour nous dévorer ? " Écoutent-ils l'Apôtre bien-aimé, saint Jean qui nous dit : " N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est pas en lui ; car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. Tout cela ne vient pas de Dieu, mais du monde. " (Ep. ii, 16).

Si la concupiscence ne vient pas de Dieu, tout ce qui la fait naître, tout ce qui la fortifie, ne vient pas de Dieu non plus. Or rien n'est plus propre à faire naître et à fortifier la concupiscence que ces bals où trop souvent on assiste aujourd'hui. Les danses auxquelles on prend part ne viennent donc pas de Dieu, mais du monde, qui ne pourrait inventer un divertissement plus dangereux ni plus propre à séduire et à perdre les âmes.

***

Les Saints Pères, interprètes des Ecritures, s'accordent tous pour condamner ces amusements dangereux. Tous ont parlé avec force contre les danses.

" Les jeunes filles qui recherchent les danses, dit saint Basile, oublient la crainte de Dieu, méprisent les feux de l'enfer. Loin de s'occuper, dans la retraite, du jour terrible où les cieux s'ouvriront et où le Juge souverain des vivants et des morts descendra pour rendre à chacun selon ses œuvres ; loin de s'appliquer à purifier leurs cœurs de toutes pensées mauvaises et à effacer par leurs larmes les péchés qu'elles ont commis, elles secouent le joug du Seigneur ; elles foulent aux pieds sa loi sainte, elles ôtent de dessus leurs têtes le voile dont elles doivent être couvertes, elles s'exposent sans pudeur aux yeux des hommes ; elles ont un regard hardi et se livrent à des mouvements qui ne conviennent pas, s'agitent comme des personnes qui sont dans des transports de frénésie et excitent par là les passions des jeunes gens pour elles. " (Hom. *in ebrioso*). Il ajoute : " Soit qu'elles aient l'intention, soit qu'elles ne l'aient point, elles n'en sont pas moins coupables, parce que le mal n'en existe pas moins. "

" C'est par la danse, s'écrie saint Jean Chrysostôme, que la fille d'Hérodias surprit le cœur d'Hérode qui eut la folie de lui promettre, pour prix de sa danse, tout ce qu'elle lui demanderait ; elle eut la cruauté de lui demander la tête de saint Jean-Baptiste. "

" C'est le diable, dit le même Père, qui la fit danser avec

tant de grâce et qui fit tomber Hérode dans ses pièges ; car il se trouve partout où il y a des danses. Ce sont les jeux où il se plaît davantage et où il éprouve la plus grande facilité à perdre les âmes... Les danses sont une école publique des passions impures, un coupable abus des dons de Dieu, l'œuvre et le divertissement des démons. *Si autant d'étoiles brillaient au firmament pendant la nuit qu'il se commet au bal de péchés mortels, la nuit la plus sombre deviendrait aussi lumineuse que le jour.* "

" Rien n'est plus immodeste, dit saint Ambroise, que de se donner en spectacle dans les danses pour y imiter les gestes indécents et les postures efféminées des comédiens. La danse est l'écueil de l'innocence et le tombeau de la pudeur. "

Dans son troisième livre des vierges, après avoir dit que la joie d'un chrétien ne doit se trouver que dans le témoignage d'une bonne conscience, il ajoute de suite : " que la pudeur ne saurait être en sûreté, et que tout est à craindre des attraits de la volupté, lorsqu'on finit par la danse les autres divertissements. "

Saint Ephrem est encore plus explicite. " Qui jamais, dit cet illustre docteur, pourra montrer qu'il est permis à des chrétiens de prendre part aux bals ? Qui des Prophètes l'a enseigné ? Quel Evangile l'autorise ? Dans quel livre des Apôtres trouve-t-on aucune décision favorable aux bals ? Si un pareil divertissement peut être permis aux chrétiens, il faut dire que tout est plein d'erreur dans la loi, les prophètes, les écrits des Apôtres et les Evangiles. Mais si toutes les paroles des Saints Livres sont véritables et inspirées de Dieu, comme elles le sont, il est incontestable qu'il est défendu à des chrétiens de rechercher ces divertissements. "

" Le démon, dit Tertullien, ne conduit plus aux temples des idoles mais aux bals où on voit des statues animées, des idoles vivantes qui s'étudient par tous les charmes à séduire le cœur et à le perdre. " Ce même auteur appelle le lieu des danses mondaines " le temple de Vénus et un cloaque d'impureté. "

Aucun évêque n'a peut-être autant travaillé à détruire la

danse que saint Augustin. " Les démons, a-t-il écrit, n'ayant pas maintenant la liberté d'exercer leur cruauté sur les corps des chrétiens, ils déchirent les âmes par les danses. N'est-ce pas au milieu des danses que les enfants d'Israël oublièrent le vrai Dieu pour se consacrer au culte du veau d'or ? N'est-ce pas au milieu d'une danse que la tête de saint Jean-Baptiste fut apportée sur un plat pour récompenser les talents d'une habile danseuse ? Aussi tous les Saints Pères regardent le bal comme le triomphe du démon, un sujet de tristesse pour les anges, une occasion de péché pour les chrétiens qui n'en sortent presque jamais sans avoir reçu quelques dangereuses blessures. "

" Si quelqu'un, dit saint Jérôme, revenant d'un bal, m'assurait n'avoir pas péché, je ne pourrais me résoudre à le croire. "

Voici les paroles du grand saint Alphonse de Liguori : " Les pasteurs doivent considérer comme un devoir de mettre en garde les fidèles contre les dangers qu'offrent même les danses décentes. Ces dangers viennent de la faiblesse incurable de notre nature, de l'atmosphère factice et enivrante des réunions mondaines, des toilettes qui relèvent toujours les charmes, même quand elles sont modestes, du désir de plaire, des familiarités dont ces divertissements offrent l'occasion. "

Enfin, écoutez le moraliste le plus saint, le plus aimé et à la fois le plus doux, le plus indulgent, le plus bienveillant, entendez saint François de Sales: " Je dis des danses ce que les médecins disent des champignons : les meilleurs ne valent rien. Ces ridicules divertissements apportent toujours de grands dangers à l'âme ; ils dissipent l'esprit de dévotion, affaiblissent les forces de la volonté, refroidissent l'amour de Dieu, et réveillent dans l'âme mille sortes de mauvaises dispositions. "

Voilà sans doute des témoignages d'une précision et d'une force qui ne laissent aucune échappatoire aux partisans des bals. Que serait-ce si nous voulions faire entendre la grande voix des évêques de tous les temps et de tous les pays ? Il faudrait pour cela des volumes entiers.

Qu'il nous suffise de vous rappeler que tous les évêques du

Canada, réunis en concile plénier il y a deux ans, ont défendu aux fidèles de prendre part aux danses telles qu'elles se font presque toujours aujourd'hui, parce qu'elles offrent un grave danger.

Les évêques des Etats-Unis, au Concile plénier de Baltimore, ont été unanimes à défendre à leurs prêtres d'organiser des réunions faites au profit de bonnes œuvres et dans lesquelles on permettait la danse. Si celle-ci n'offrait aucun danger, pourquoi auraient-ils fait une telle défense ?

Cette coutume étrange menaçait de se répandre en Angleterre. Rome en fut alarmée, et le quatre mars 1895, le Cardinal Ledochowski, Préfet de la Congrégation de la Propagande, fut chargé d'écrire à tous les évêques anglais et de leur dire que, bien que ces danses fussent données pour une fin de charité, elles devraient cependant être sévèrement interdites, regardées comme un abus des plus dangereux et contraire à l'enseignement de tous les conciles. Le Cardinal ajoutait : " Nous comptons sur votre zèle pour le bien des âmes et nous vous supplions, au nom de la Sacrée Congrégation, de faire tous vos efforts, au prix de n'importe quel sacrifice, pour mettre en force la discipline constante de notre chère Eglise. "

***

Prendre part aux bals, se livrer au plaisir de la danse, est donc mettre de côté les autorités des Saintes Ecritures, des Saints Pères, des Conciles, des Théologiens ; c'est montrer par là qu'on ne tient aucun compte de tout ce qu'il y a de plus pieux et de plus éclairé dans l'Eglise.

Si tous les médecins nous avertissaient d'un commun accord qu'une nourriture est un poison, ne la rejetterait-on pas avec horreur ? Les principes sur lesquels les évêques et les prêtres décident que les bals sont dangereux et funestes aux âmes sont beaucoup plus certains que ceux des médecins. Doit-on prendre plus de précautions pour conserver un corps qu'il faudra perdre un jour que pour sauver une âme qui doit exister éternellement ? C'est Dieu lui-même qui a révélé dans les

Saintes Ecritures et par la Tradition constante des Saints Pères, que les bals ne peuvent que causer la perte de ceux qui les aiment et qui ne veulent pas y renoncer. On doit donc les fuir et les condamner pour rendre hommage à la vérité infaillible de Dieu qui ne peut tromper ni être trompé.

Du reste, le paganisme dans ce qu'il a de plus éclairé et de plus illustre, a regardé la danse comme un amusement ni décent, ni honnête, ni compatible avec la conservation de la vertu ; il l'a toujours regardé comme un signe de sensualité et de débauche, comme une école de passions dangereuses. Les philosophes les plus célèbres, aussi bien parmi les romains que parmi les grecs, ont proscrit les bals et les ont déclarés détestables.

Aristote, le prince des philosophes grecs, commande aux magistrats d'interdire la danse à la jeunesse.

Platon préfère tomber dans la disgrâce de Denys le Tyran que de prendre part à une danse organisée par le Prince à l'issue d'un festin, quoique ce refus dût lui attirer les plus grands désagréments.

Démosthènes, le plus grand des orateurs profanes, voulant, dans ses mémorables discours, rendre les gens de la suite de Philippe, roi de Macédoine, odieux aux Athéniens, leur fait un crime d'avoir dansé.

Ovide, ce poète voluptueux, si relâché dans sa morale, appelle les lieux de danses " des lieux de naufrage pour la vertu " et les danses elles-mêmes " une source de vices. "

Horace, peu scrupuleux à l'endroit des mœurs, critique également la danse et la regarde comme une des causes de la dépravation des Romains qu'il cherche à détourner de ces plaisirs.

Cicéron, le prince des philosophes comme des orateurs de l'ancienne Rome, a écrit : " Personne ne danse, ni en particulier, ni dans un festin réglé, à moins qu'il ne soit ivre ou fou. La danse, ajoute-t-il, est le dernier des vices et les renferme ou les suppose tous ; elle est la compagne ordinaire de la passion de l'amour et de la licence ; elle est l'associée obligée de la luxure, *umbram luxuriæ.* "

" Les danses, dit à son tour Sénèque, amollissent le cœur et le corrompent. "

Le Sénat romain, cette assemblée si respectable, ayant les mêmes idées sur la danse que son premier orateur, bannit au temps de Tibère, tous les danseurs de la ville et l'empereur Domitien chassa même du sénat plusieurs sénateurs parce qu'ils avaient dansé.

Appius Claudius, bannit de Rome tous les danseurs ; il considérait la danse " comme une folie immorale et malfaisante. "

Scipion témoigna sa douleur dans un discours contre Tibérius Gracchus de ce qu'il avait vu dans sa jeunesse une école où on apprenait à danser

Les auteurs les moins suspects d'exagération en cette matière sont d'accord avec les Saints Pères et les anciens philosophes sur les dangers que l'on court au bal.

Le père des athées modernes, Bayle, s'exprime ainsi : " La danse ne peut servir qu'à gâter un cœur et à livrer une guerre dangereuse à la chasteté. "

Les fameux Encyclopédistes ne parlent pas autrement et déclarent que la danse, au sens ordinaire du mot, est coupable et doit être interdite.

Un jour, Mgr de Roquette, évêque d'Autun, écrivit à Bussy-Rabutin, connu dans le monde par son amour pour les plaisirs mondains, afin de savoir quel était son avis sur les bals. Voici la réponse qu'il reçut :

" J'ai vu l'avis sur les bals que vous m'avez envoyé et puisque vous désirez savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très dangereux. Ce n'a pas été ma raison seulement qui me l'a fait croire, ça été encore mon expérience et, quoique le témoignage des Pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que, sur ce chapitre, celui d'un homme du monde comme moi doit être d'un plus grand poids..... Je sais qu'il y a des gens qui courent moins de hasards en ces lieux-là que d'autres ; cependant les tempéraments les plus froids s'y échauffent et ceux qui sont assez glacés pour n'y être pas émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont pas. Ainsi il n'est

pas nécessaire de les leur défendre ; ils se les défendent assez d'eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure et les veilles en rebutent ; et quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que des jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux là où les beaux objets, la musique et l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes.

Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien et je crois que les directeurs feraient leur devoir s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. "

Avant lui le célèbre Pétrarque, si connu par ses vers où il n'a pas toujours respecté l'innocence, s'est élevé avec force contre les bals : " Les danses, dit-il, offrent un spectacle ridicule qui ne peut que déplaire à des yeux chastes et qui est indigne d'un homme sensé. Ces jeux, puisqu'on veut les appeler ainsi, ont été cause de beaucoup de désordres. "

***

Nous pourrions citer une foule d'écrivains qui ont été unanimes à blâmer les bals, à les stigmatiser comme une chose ignominieuse. Parmi eux se trouvent de fougueux ennemis de notre religion. Comme ils avaient le respect des mœurs et le souci des convenances, ils ont condamné ce divertissement, tant il répugne à la plus élémentaire notion de la vertu.

Il est donc étonnant que des catholiques prétendent le justifier comme un divertissement légitime, honnête, inoffensif. Souvent, ils emploient seize ou dix-sept ans à élever chrétiennement une jeune fille. Quelle sollicitude, quels soins, que de précautions pour conserver son innocence ! C'est une fleur délicate qu'ils abritent, qu'ils soutiennent de toutes les ressources de la religion, de la morale et de l'instruction. Ils seraient désolés d'y voir, d'y souffrir, la moindre tache, la moindre apparence du mal. On la tient comme dans une serre

chaude pour la garantir de tout ce qui pourrait la flétrir. Et puis, quand le temps est venu " de l'introduire dans la société, " comme on dit, on enlève tout cet échaffaudage, on renverse toutes les barrières, on supprime toutes ces précautions. On produit la pauvre enfant en public, au grand jour, le plus qu'on le peut, au milieu de l'éclat et des pompes des fêtes mondaines, et enfin, pour comble d'inconvenance et de démence, elle qui rougissait tout à l'heure en présence d'un jeune homme et qu'une parole légère troublait, on la jette, pendant toute une soirée, entre les bras de jeunes étourdis qui ont autre chose à lui dire que des paroles édifiantes.

" Mon Père, disait une de ces jeunes filles à son Directeur, y a-t-il du mal à aller au bal ? " " Mon enfant, répondit le prêtre, vous en revenez, c'est à vous de me le dire ; car vous devez le savoir. " La jeune fille baissa les yeux et rougit ; elle ne répliqua pas. Sa rougeur avait répondu pour elle.

Le prêtre aurait pu ajouter : " Voudriez-vous, mon enfant, vous approcher de la sainte Table le matin du jour où vous revenez du bal ? " Il est certain qu'elle eût répondu négativement, démontrant ainsi que la danse ne peut se concilier avec la vraie piété. Plusieurs jours d'avance, elle a pensé à ce bal ; elle a eu la tête remplie de préoccupations de toilette, de succès, de frivoles plaisirs. Elle a été hantée par le désir de paraître, d'être remarquée, recherchée, préférée, de se rendre aimable par ses manières étudiées, affectées, par un vain étalage de ses charmes naturels. Son cœur a été rempli par la vanité de surpasser en éclat ses amies, par le désir d'éclabousser de son luxe ses compagnes moins fortunées.

Elle n'aurait pas osé se présenter à une réunion de famille ni surtout à l'église dans cette mine toute mondaine et souvent peu réservée qui est comme obligatoire au bal.

Elle a été intérieurement bouleversée au moment où elle a mis le pied sur le seuil de ce lieu où tout conspire à tromper les sens, où tout est préparé pour la séduire : musique énervante, danses voluptueuses, luxe des décorations, foule de personnes dont la mise souvent indécente, les manières libres le langage sans retenue contrastent tant avec la réserve qui

lui est habituellement imposée, société où rien ne ressemble à la vie ordinaire, où chacun se contrefait et se montre envers elle prodigue de compliments hypocrites et d'égards affectés qui viennent à chaque instant alarmer sa modestie ou déconcerter sa timidité.

Qui peut répondre qu'à la vue de cet appareil insolite, la jeune fille n'aura pas le vertige, que sa piété, tous les sentiments délicats que l'éducation familiale s'était efforcée de développer dans son cœur, n'en subiront pas un triste effet ?

La vraie piété admet sans doute des distractions, mais elle n'adopte pas la dissipation. Elle ne se récrie ni contre la distinction, ni contre l'élégance, mais elle réprouve l'immodestie et l'inconvenance. Les bonnes manières, les tons exquis, la meilleure éducation lui vont à merveille et elle s'accommode toujours de la grâce, de la jeunesse, de la beauté qui savent demeurer pudiques ; elle vit avec elles comme avec des sœurs, elle leur prête un ornement de plus ; elle leur communique un charme inexprimable et qui n'est qu'à elle ; mais elle a horreur de toutes ces poses efféminées, de toutes ces attitudes lascives, de toutes ces démarches langoureuses, de toutes ces recherches calculées, provocatrices, qui trop souvent se trouvent, se voient dans les salles de danses.



Les Saintes Ecritures, les Saints Pères, les plus célèbres philosophes, les orateurs de l'antiquité païenne, les prédicateurs les plus renommés de la chaire chrétienne et les écrivains ecclésiastiques d'accord avec la raison et l'expérience, ont beau condamner les bals, il s'est toujours trouvé et il se trouve encore des personnes qui, subjuguées par de funestes préjugés, cherchent à les justifier par de frivoles prétextes. Il faut y répondre, afin que l'on reconnaisse toute la sagesse des défenses portées par la religion et la futilité des raisons qu'on allègue pour s'y soustraire.

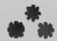
⁂

La danse en elle-même, dit-on, est un jeu innocent, un amusement indifférent.

Sans doute, la danse, en tant qu'elle est une sauterie, une série de mouvements du corps effectués en cadence et parfois accompagnés du chant ou de la musique, est un amusement permis. Ces mouvements peuvent être assimilés aux exercices gymnastiques et considérés comme les autres jeux en usage parmi la jeunesse. Telles sont les rondes des jeunes filles, lorsqu'elles prennent leurs ébats dans une cour de récréation. Ce qui caractérise la danse ainsi entendue, c'est que la plus sévère décence y est observée et qu'elle a lieu entre personnes de même sexe.

Mais la danse proprement dite et qui est condamnable, c'est celle qui se pratique dans les bals avec les circonstances qui en sont comme l'accompagnement obligé, qui se fait entre personnes de différent sexe et qui est pleine de dangers pour la moralité de ceux qui y assistent.

Sans doute, nous ne prétendons pas que toutes les danses offrent les mêmes dangers. Il y en a évidemment où la décence est plus respectée que dans d'autres ; il y en a où moins de causes concourent à souiller l'imagination, à séduire le cœur et à corrompre les mœurs. Mais il ne s'en suit pas que celles où les dangers sont moins nombreux ou moins imminents ne soient pas à craindre au point de vue spirituel. Nous ne pouvons admettre qu'il y ait des danses auxquelles les deux sexes participent qui soient sans aucun danger. Pour admettre cela, il faut ignorer ou méconnaître la nature du cœur humain. Le simple tête-à-tête de personnes de différent sexe, avec les circonstances obligées du bal, constitue à lui seul un danger et un grand danger. Les danseurs de bonne foi sont eux-mêmes forcés d'en convenir.



On reproche aux évêques et aux prêtres de n'avoir pas d'expérience du monde et de condamner à distance des choses qui, vues de près, mériteraient de leur part plus d'indulgence.

“ Vous n'êtes pas du monde, leur dit-on, et vous traitez d'abus des usages dont beaucoup d'esprits larges et sensés prennent aisément leur parti.

D'abord, pour apprécier les excès de vitesse dont les automobilistes se rendent coupables, n'est-il pas préférable d'être sur leur passage que dans leur voiture ? Combien d'entre eux ignorent leur imprudence, quand ils n'ont pas pour les avertir l'aiguille d'un compteur ou le signal d'un agent de police ?

Puis, il ne faut pas l'oublier, les évêques et les prêtres s'autorisent d'une tradition séculaire où les préceptes de la sagesse humaine se mêlent aux inspirations divines. De plus, en revanche, il manque aux interprètes de l'opinion mondaine une expérience que le prêtre seul peut acquérir au tribunal de la Pénitence, l'expérience des âmes. C'est là qu'il surprend dans ces libertés que quelques-uns estiment être de peu de conséquence, la cause prochaine de graves désordres ; c'est là qu'il assiste à l'invasion progressive des frivolités dans une vie d'abord sérieuse et fervente, qu'il voit par quelles étapes l'accueil trop complaisant fait aux plaisirs mondains, l'entraînement et la dissipation de ces fêtes bruyantes conduisent de la piété à la tiédeur, de la tiédeur à l'indifférence. N'y a-t-il pas dans ce commerce des âmes une source d'informations bien plus positive que celle que le monde, avec ses maximes et ses apparences trompeuses, peut offrir à ceux qui le fréquentent, et ne suffirait-il pas, pour guérir ces victimes d'un indulgent optimisme, de les inviter à faire un peu plus souvent le loyal examen de leur propre conscience ? S'ils ne parvenaient pas à se condamner, ne serions-nous pas en droit de penser que l'habitude a émoussé la pointe de leur délicatesse morale et que le mal ne les offense plus, non parce qu'il n'existe pas, mais parce qu'ils sont devenus incapables d'en apprécier la gravité ?



Malgré cela, quelques-uns nous disent : “ Nous sommes allés au bal et nous sommes certains de n'y avoir fait aucun mal. ”

Est-ce bien vrai ? Vous prétendez que vous n'y faites pas de mal et que vous sortez de ces cercles de lubricité avec une âme aussi pure que lorsque vous y entrez. Si vous dites la vérité, je ne dois plus vous regarder comme des hommes, mais comme des anges qui n'ont rien de la fragilité humaine. Si vous n'êtes pas tourmentés dans ces lieux par aucune pensée impure, vous êtes plus heureux que saint Paul, ce grand Apôtre qui était obligé de réduire son corps en servitude pour conserver le précieux trésor de l'innocence qui était en lui ; vous êtes plus heureux que ces illustres pénitents qui, relégués dans le plus affreux déserts où ils ne s'occupaient que de Dieu, gémissaient encore de ressentir l'aiguillon de la chair ; vous êtes plus heureux que saint Jérôme qui, enseveli dans le fond d'une solitude où il s'adonne aux œuvres les plus rigoureuses de mortification, où il n'a d'autre compagnie que les bêtes féroces, se plaint encore amèrement des rudes assauts que lui livre le démon de l'impureté.

Puis-je croire que vous êtes plus affermis dans la vertu que ces grands personnages et que vous ne portez pas, aussi bien qu'eux, " le trésor de votre innocence dans un vase fragile ? " Puis-je croire que vous pouvez rester en sûreté dans des lieux où un anachorète ne serait pas sans danger ?

Vous prétendez que vous n'y faites pas de mal ; mais connaissez-vous bien ce qui est mal et ce qui ne l'est pas, ce qui plaît à Dieu et ce qui lui déplaît ? N'avez-vous pas lieu de craindre que la passion que vous avez conçue pour ces plaisirs ne mette un bandeau épais devant vos yeux pour vous empêcher de voir les dangers que vous y courez et le mal que vous y faites ?

S'il est vrai que vous n'y avez pas fait de mal, vous vous êtes au moins exposés à en faire. Qui vous assure que vous ne vous y laisserez pas aller comme tant d'autres, et que vous ne périrez pas dans le danger que vous avez la témérité de chercher comme eux ?

D'ailleurs, pourquoi aller de gaieté de cœur faire partie de ces assemblées où vous savez d'une manière certaine qu'il y en a toujours quelques-uns qui offensent le Seigneur ? Par amour et par respect pour lui, vous devriez ressentir une vive

douleur de le voir offenser ; vous lui montrez bien peu d'affection et d'attachement, si vous voyez d'un œil indifférent ces désordres qui l'outragent. Un fils bien né n'ira pas volontiers dans une société où l'on n'aura pour son père aucun égard ni aucune considération ; un sujet fidèle se gardera bien de se trouver au milieu d'un attroupement de conspirateurs qui méditent la perte de son roi. Dieu n'est-il pas votre père et votre roi ? Peut-il vous être permis de vous trouver sans nécessité dans la société de personnes qui l'offensent ?

N'est-il donc pas mieux pour vous de vous abstenir d'un divertissement dont vous croyez pouvoir user sans dommage pour vous-mêmes, quand vous savez que ce même divertissement s'accompagne pour beaucoup d'autres de tentations dangereuses et pour quelques-uns de chutes lamentables ?

Vous prétendez que vous ne faites pas de mal en allant au bal. Mais est-ce que l'envie de plaire, est-ce que la vanité qui le plus souvent vous y conduisent et vous y accompagnent, sans parler d'autres motifs moins excusables, ne sont pas déjà un mal ? Est-ce que la participation à un plaisir dangereux n'est pas également un mal ; puisque celui qui, sans de graves motifs, s'expose au péché, se rend par là même coupable ? Et votre présence au bal n'est-elle pas un mal par le fait qu'elle est de nature à y attirer d'autres personnes qui y trouveront leur perte ? Puis, êtes-vous sûr de n'avoir été pour personne une occasion de péché par votre mise souvent voluptueuse ?

Je suppose pour un moment que vous n'ayez souffert aucun préjudice ni aucun dommage spirituel de la fréquentation de ces danses. Dans cette supposition je vous dis, avec saint Jean Chrysostôme : " N'est-ce pas certainement un grand dommage et un grand préjudice pour votre âme et pour votre salut d'employer si mal un temps dont tous les moments doivent vous être infiniment précieux et d'être aux autres un sujet de scandale et une occasion de péché ? Car quand bien même vous sortiriez de ces divertissements sans qu'ils eussent produit en vous aucun mauvais effet, pouvez-vous n'être pas coupable en inspirant aux autres, par votre exemple, une plus grande ardeur pour ces plaisirs dangereux ? Par là, tous

les désordres qui en naissent à l'égard de tant de personnes, si vous le voulez, plus faibles que vous, retombent sur votre tête ; car, comme il n'y aurait personne qui s'empressât de préparer les lieux et les assemblées destinées à ces divertissements, si personne n'y était présent, il s'en suit certainement qu'il suffit d'y prendre part, pour être coupable devant Dieu aussi bien que ceux pour qui ils auront été une occasion de péché. "

De plus, vous n'êtes sur la terre que pour opérer votre salut et pour mériter le ciel ; mais pour entrer au ciel, il faut que vous soyez saint, il faut que vous soyez pur ; car il est écrit que rien d'impur n'y entrera.

Or, si vous lisiez dans l'histoire de la vie des saints que plusieurs d'entre eux fréquentaient sans scrupule et sans difficulté les bals, qu'ils se conformaient en tout aux coutumes du monde, vous sentiriez vos idées se révolter en lisant des détails de ce genre, et vous concevriez malgré vous des doutes assez fondés sur la vertu prétendue de ces personnages ; leur sainteté vous apparaîtrait bien étrange et bien imparfaite.

Pouvez-vous donc avec raison approuver en vous ce que vous ne pouvez vous empêcher de condamner chez les autres ? Ce qui, de votre aveu, ne pouvait être un moyen de salut pour les saints, peut-il le devenir pour vous ?



Mais, nous dit-on encore, nous aimons la danse et nous comptons bien nous sauver aussi bien que ceux qui ne l'aiment pas et ne la fréquentent pas ; nous devons faire comme les autres et aller au bal pour ne pas nous rendre ridicules.

Vous voulez vous sauver, nous n'en doutons pas. Nous savons bien que, tout en allant au bal, vous ne prétendez pas pour cela renoncer au bonheur du ciel. Mais suivez-vous le chemin qui y mène ? Voilà la question qu'il faut vous poser. Aller au ciel en riant, en chantant, en jouant, en dansant, quoi de plus agréable ? Mais cela est-il bien conforme à l'Evangile ? Qu'a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ ? A-t-il dit : " Heureux ceux qui rient " ou " heureux ceux qui pleurent ? "

A qui a-t-il promis les joies éternelles ? Est-ce à celui qui sur la terre aura suivi ses passions, couru après les plaisirs du siècle, ou à celui qui y aura renoncé et porté sa croix ? " " Malheur à vous qui maintenant riez, c'est-à-dire, vous amusez, vous divertissez malhonnêtement, parce qu'un jour, dans l'éternité, vous pleurerez et vous gémirez. " Voilà ce qu'a dit Jésus-Christ.

Pesez ces paroles avec tout le sérieux qu'elles méritent. Pour aller au ciel, il ne suffit pas de vouloir d'une volonté telle quelle ; il ne suffit pas de le désirer, il faut encore se faire violence, renoncer à soi-même et mener une vie de pénitence. Et ce n'est pas précisément ce que font ceux qui fréquentent les bals.

Et pourquoi n'avoir pas le courage de ne pas faire comme les autres et pourquoi craindre la critique de ceux qui ne méritent pas votre estime ? " Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, dit Notre-Seigneur, je rougirai de lui devant mon Père. " Vous devez montrer que vous préférez avoir les suffrages de Jésus-Christ que ceux du monde. Vous devez éviter le mal au risque d'encourir le blâme du monde et de ses partisans ; vous devez plus vous soucier de l'estime de Dieu que d'un sourire des gens du monde.

Les gens sensés, loin de vous mépriser, ne vous respecteront que plus si vous vous abstenez de fréquenter les bals. Ils jugeront que vous avez du courage, de la conscience, et ils vous préfèreront à ceux qui les fréquentent.



Les parents et les enfants sont dans une erreur bien grossière, s'ils croient qu'il faille se produire dans les bals pour se procurer des relations et parvenir à se marier plus facilement. Un vieil adage dit que " les bons mariages se font au ciel. " Or, est-il permis d'attendre de Dieu qu'il vous fasse connaître sa volonté et qu'il vous aide dans le choix de votre futur époux ou de votre future épouse au milieu de cette salle de bal qu'il a en horreur ? C'est là, au bal, que se préparent les mésalliances

causes si fréquentes de grands chagrins pour les parents et de discorde pour les époux.

Bien loin que le bal soit nécessaire pour trouver un mari ou une épouse et que ces mariages soient les plus heureux, les meilleurs sont précisément ceux qui ne se contractent pas au bal. Nous connaissons des pères de famille, appartenant à la haute classe de la société et ayant plusieurs filles, pour lesquelles ils ont trouvé des établissements extrêmement honorables ; et cependant ils ne les ont jamais conduites au bal.

Si une jeune personne se montre constamment modeste, diligente, soumise à ses parents, régulière dans sa conduite, l'éclat de sa vertu la retirera de l'oubli et la fera assez connaître ; elle réunira les suffrages des honnêtes gens qui ne parleront d'elle qu'avec éloge. Les mondains eux-mêmes, aux yeux desquels elle n'aura d'autre tort que de ne pas participer à leurs folles joies, ne pourront se défendre d'un sentiment d'estime et de respect pour elle, à cause de ses vertus.

Si un jeune homme qui préfère le libertinage à la vertu n'essaie pas de lier connaissance avec elle, elle ne s'en affligera pas ; au contraire, elle se félicitera de n'avoir pas pour époux un homme qui probablement l'aurait rendue malheureuse. Mais s'il est un jeune homme sage et bien élevé qui préfère la vertu au libertinage, il sera heureux de pouvoir obtenir pour épouse une jeune personne aussi vertueuse. Alors, comme dit l'Esprit-Saint, ils seront l'un pour l'autre la récompense de leurs mérites. *Mulier bona dabitur viro pro factis suis.* (PROV. 29). En cherchant le royaume des cieux, cette jeune fille peut s'attendre à le trouver et obtenir le reste par surcroît. Si la crainte d'offenser Dieu l'empêche de paraître dans ces salles de bal, ce bon Père qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne permettra pas qu'un motif si louable soit un obstacle à son bonheur.

Du reste, n'y a-t-il pas d'autres plaisirs qu'on puisse sans danger se permettre ? Ne peut-on pas se récréer avec des amis sages et vertueux qui nous sont sincèrement attachés ? Qu'y a-t-il de plus agréable pour des pères et mères que de se trouver au milieu de leurs enfants qui les chérissent ? Qu'y

a-t-il de plus agréable pour des enfants que de se trouver avec des pères et des mères qui les aiment tendrement ? Qu'y a-t-il de plus doux pour un mari, qui veut mener une vie chaste et honnête, que la compagnie d'une femme vertueuse qui s'étudie à lui plaire ?

Pourquoi ne pas avoir recours à ces divertissements honnêtes qui ont leur place marquée dans un programme bien compris d'une vie familiale ? On peut toujours les organiser au sein même du foyer, leur donner souvent un caractère artistique ou littéraire qui élève l'esprit et le cœur, qui cultive le goût, en un mot, qui instruit en amusant.

Puis, dans une ville, il y a, hors de la famille, des récréations légitimes auxquelles les parents chrétiens peuvent non seulement sans danger, mais encore avec profit, faire participer leurs enfants. Il y a des conférences scientifiques et littéraires, des solennités musicales, des soirées dramatiques, dignes d'être encouragées par les suffrages et l'assiduité de la population catholique.

Parents chrétiens, nous vous en supplions, ne permettez jamais à vos enfants d'aller aux bals. Souvenez-vous de Blanche de Castille qui eût préféré voir son enfant frappé de la mort que souillé d'un seul péché mortel ; aussi cet enfant est-il devenu un saint Louis. Permettez-nous de vous dire par rapport au bal ce qu'un mauvais romancier, Alexandre Dumas, fils, disait à une mère par rapport au théâtre : " Vous n'y avez jamais mené votre fille, vous avez bien fait, vous avez eu raison." Sachez retenir vos filles au foyer domestique et le leur faire aimer. Elles y ensemenceront dans leur cœur les plus belles vertus et vous verrez un jour celles-ci fleurir merveilleusement pour parfumer votre vieillesse des senteurs les plus exquises.

Que les parents de notre chère ville fassent en sorte que leurs enfants vivent toujours de foi, d'espérance et de charité! C'est par la pratique de ces trois vertus que chacun élève dans son âme ce sanctuaire spirituel où le Divin Maître a dessein de fixer sa demeure. La foi éclairera leur esprit ; l'espérance et la charité assainiront leur cœur et le fortifieront, et toutes

trois seront comme la pourpre et l'or qui décorent le tabernacle du Créateur.

Leurs enfants, à l'âge où tant d'autres traînent leur vie dans les ténèbres et dans la fange, auront, eux, leur front dans la lumière, leur cœur dans la pureté ; ils traverseront la fournaise comme les jeunes Hébreux de Babylone, sans que la flamme impure effleure seulement la frange de leur robe. Le charme exquis de la jeunesse s'unira chez eux à la maturité que l'Esprit-Saint déclare être pour les jeunes gens le fruit d'une vie sans souillure, *ætas senectutis vita immaculata.*

Quand Dieu donne un enfant à un père et à une mère, Il leur dit : *Depositum custodi,* " gardez bien ce dépôt. " Et ce dépôt, c'est surtout une âme créée à l'image et la ressemblance de Dieu. Cette âme a soif de vérité, les parents doivent la lui donner ; elle veut le bien, les parents doivent le lui faire aimer ; elle est portée au mal, les parents doivent l'en détourner ; ils doivent surtout lui apprendre qu'elle est immortelle, qu'elle doit aimer Dieu. Or, aimer Dieu, c'est souvent se haïr ; se soumettre à la volonté de Dieu, c'est souvent renoncer à la sienne ; plaire à Dieu, c'est souvent se déplaire à soi-même ; caresser ses passions, c'est aimer ces voluptés qui ensevelissent l'âme sous le froid glacial de la mort morale : mais avoir le courage de la vertu et la générosité du sacrifice, c'est se créer dans les parties hautes de l'âme une source intarissable de sereines et austères voluptés, les voluptés d'un être saturé de choses divines et qui sent que la majesté de Dieu est entrée et repose dans le sanctuaire de son âme. *Majestas Dei ingressa est templum.* (Ezech., 33).

Ces vérités, c'est Notre devoir de vous les faire connaître. Nous pouvons vous dire ce que saint Jean Chrysostôme disait à ses fidèles : " Je sais qu'en reprenant ces danses coupables, je vais en chagriner quelques-uns et qu'on m'accusera de manquer d'esprit et de sens ; cependant, je ne puis garder le silence sur cela. Peut-être que si tous ne reçoivent pas bien ce que je me crois obligé de dire, au moins quelques-uns en profiteront ; mes paroles auront porté quelques fruits et Dieu m'en récompensera. "

C'est lui qui Nous pousse à vous dire aujourd'hui : " Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de Dieu ; *nescitis quia templum Dei estis.*

Rien qu'à cette parole, votre évêque sent comme un frisson sacré ; il lui semble qu'il a devant lui des tabernacles lumineux où il voit Dieu qui rayonne et d'où il l'entend lui dire : " Fais-moi vivre dans ces âmes ; " des tabernacles où vous lui apparaissez si beaux, si adorablement bon qu'il a comme une envie de se mettre à genoux devant vous, que son cœur déborde, et que la charité arrache ce cri à ses entrailles : " Je vous aime ; " mais non, ce n'est pas vous principalement que Nous aimons en vous, ce n'est pas l'humain, c'est le divin, ce n'est pas le cadre, c'est l'image ; ce n'est pas le temple, c'est l'autel, le Christ-Dieu dont la grande figure éternelle apparaît à travers le cristal de vos âmes.

Votre évêque, vos prêtres, sont vos directeurs, vos pères affectueux. Ils peuvent vous paraître gênants, rudes parfois : mais souvenez-vous de ce que dit à ce sujet saint François de Sales : " Plus la lime est rude, plus elle polit le fer ; plus le chardon est poignant, plus il blanchit le drap. " Dites-vous que, si nous vous sommes fâcheux, c'est exclusivement pour votre bien. Suivez nos conseils. Tous, aimons d'abord Dieu ; aimons-le sans mesure. Aimons la vertu qui peut coûter à certaines heures, mais qu'on ne paye jamais trop cher, tant elle donne de puissance, tant elle procure de joies profondes. Aimons tout ce qui élève, ennoblit, donne des ailes pour nous élever au-dessus des sens, ces chaînes de l'âme qu'il faut absolument briser.

+ OLIVIER-ELZÉAR,

Evêque de Régina.